Grau Trusantu et Gaucourt 72 Walls 1f pr

DISTRICT

DE SAINT-JACQUES DE L'HOPITAL.

DISCOURS

PRONONCÉ le 20 Juillet 1789, par M. LULIER, Licencié en Droit, Membre du Diſtrict de Saint-Jacques de l'Hôpital, à l'Aſſemblée dudit Diſtrict, & imprimé ſuivant ſon vœu général.

MESSIEURS,

La conſtitution la plus parfaite d'un Empire dépend, ſans contredit, de la combinaiſon la plus juſte des pouvoirs légiſlatifs & exécutifs.

Ce qui a lieu pour un Empire, peut être adapté à une Cité quelconque, en vertu de cet axiôme : *Qui peut plus, peut moins.*

Il s'agit aujourd'hui, Meſſieurs, de conſtituer la Municipalité ſur l'équilibre parfait de ces

pouvoirs respectifs ; ainsi ne regardez pas comme chose indifférente la nomination à laquelle vous allez procéder.

La Nation vient de briser les cent têtes de l'hydre.

L'aristocratie, pâle & tremblante, semble abjurer les droits odieux & tyranniques acquis par la féodalité ; elle s'éteint, elle meurt, & l'homme renaît.

Votre courage, enfin, a rompu tous les liens qui vous retenoient. François ! vous avez défendu vos droits, & vous ne pensez pas à les assurer; semblables à ce Carthaginois célebre, on pourra vous dire : Vous sçavez vaincre, mais vous ignorez le grand art d'user de la victoire.

Telle est votre situation, mes chers Concitoyens ; vous semblez déjà fatigués de tant d'efforts.

Ranimez votre courage, cessez de vous occuper de la futilité d'une cocarde ou d'un grade ; soyez à la chose publique, & pour la corroborer davantage, choisissez pour la constituer dignement, des hommes nourris des sucs merveilleux de la liberté ; alors vous acquerrez l'influence qui vous appartient de droit sur la Municipalité, alors les différentes places qu'elle exige ne deviendront plus la proie d'une aristocratie nouvelle.

Sans cette vigoureuſe réſolution, vous n'aurez fait que changer de maîtres; avec cette différence, que les premiers étoient engraiſſés & vous avoient façonné au joug, & que les nouveaux prétendants en aſpirant à les remplacer, franchiront, impérieuſement, la barriere que l'égalité avoit juſqu'à préſent oppoſée à leur ambition, pour vous aſſervir de nouveau.

C'eſt ſur cette différence, Meſſieurs, & ſur la fatalité qui en doit réſulter, que je ne ceſſerai de vous tenir ſans ceſſe éveillés.

Prenez-y bien garde, ce grand ouvrage que vous venez de conſommer en vingt-quatre heures, eſt près de s'écrouler. Ne ſeriez-vous donc capables que d'un grand coup de main, & ſeriez-vous inhabiles à en ſuivre les conſéquences, quand il aura produit de ſi grands effets? N'aurons-nous donc enfin apperçu que l'aurore de la liberté?

Quoi! dans le moment où vous fixez les yeux de l'Univers & ſon admiration, voudriez-vous détruire un ſentiment auſſi flatteur qu'il eſt mérité? Ferez-vous enfin ſuccéder la puſillanimité la plus étrange au courage le plus héroïque?

Non, non, François! vous ſoutiendrez avec cet honorable orgueil qui convient à la valeur, la juſte opinion des Peuples de la terre; vous

vous montrerez dignes de cette liberté acquiſe par de ſi grands travaux, en la poſant ſur des baſes inébranlables.

Voilà le point eſſentiel de votre bonheur.

Vous ſçavez, Meſſieurs, que le deſpotiſme renaît de ſa cendre; foible ruiſſeau, en partant de ſa ſource il dégrade tout dans ſon paſſage, & en accroît tellement ſa maſſe, que bientôt tranſformé en un torrent fougueux, il inonde dans ſes débordements tout ce qui lui eſt inférieur.

L'image que je vous préſente, Meſſieurs, eſt fidele; vous avez détruit le deſpotiſme miniſtériel, l'ariſtocratie des Grands; méfiez-vous, & gardez-vous bien de celle des Bourgeois vos Concitoyens, ce joug ſeroit le plus cruel de tous, c'eſt le deſpotiſme ſous la forme du ruiſſeau; ſi vous ne le ſurveillez dans ſon cours, ſi enfin vous n'en tariſſez la ſource, il deviendra bientôt un torrent enſanglanté, dont vous-mêmes aurez groſſi la maſſe.

Que faut-il donc faire, me direz-vous, pour prévenir le malheur qui nous menace ?

Le voici.

Il faut obſerver le ſilence le plus profond; il faut écouter les propoſitions qui vous ſont faites, les peſer avec l'attention la plus ſoutenue, & ne vous déterminer que d'après la conviction de votre conſcience.

Songez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un ſeul inſtant de fermeté ; car dans ce cas vous ne jouiriez que d'un ſeul inſtant de bonheur ; attachez-vous, aimez, idolâtrez la choſe publique, alors chacun ſe rendant juſtice, y contribuera d'une maniere convenable. Pour la bien ſervir, mes Concitoyens, il faut s'oublier ſoi-même ; le ſentiment contraire, le déteſtable égoïſme, le vautour deſtructeur de tous les liens de la Société, entraînent avec eux le deſpotiſme & tous les fléaux de la liberté civique.

Soyez donc circonſpects, votre bonheur dépend de la bonté de votre choix ; & la bonté de votre choix, du ſilence & de la méditation.

Chacun de nous a un droit égal ; puiſque nous ſommes tous Citoyens, nous avons donc tous celui de nous faire entendre & de propoſer nos idées, ſauf à les voir rejetter par la majorité.

Qu'une fauſſe honte, qu'un amour-propre mal entendu, ne retiennent pas les idées les plus ſaines ; entaſſons-les donc dans le temple de la Liberté ; chacun en contribuant, en proportion de ſes facultés morales, en aſſurera la ſtabilité. Par le ſilence, vous vous pénétrerez de la propoſition qui vous ſera faite ; par la méditation, vous vous déterminerez avec connoiſſance de cauſe ;

par-là, la cabale (s'il pouvoit y en avoir) feroit anéantie ; alors vous jouirez de toutes vos facultés, & vos droits reposeront sous l'étendard précieux de la liberté ; car alors vous ne serez déterminés que d'après ces principes immuables.

Le vacarme & l'anarchie dans lesquels nous avons vécu depuis huit jours, s'ils subsistoient, devroient nécessairement nous conduire à l'esclavage; car, je le répete, s'il pouvoit y avoir une cabale, elle triompheroit de toutes nos délibérations.

Ecoutez donc & méditez dans le silence ; cherchez à connoître les hommes qui vous entourent, & ne vous déterminez dans votre choix que sur les vertus & le mérite reconnu.

Il seroit encore à propos, Messieurs, de nommer un Censeur par District, qui épiât la conduite du nouveau Gouvernement dans tous les degrés de l'autorité, & qui vous en fît le rapport, pour, par vous, ordonner ce que de raison.

Ne perdez pas de vue, je vous supplie, que la puissance souveraine émanant de vous, vous devez sans cesse en diriger les effets.

Sous ce point de vue, Messieurs, vous vous convaincrez de la nécessité d'un Censeur, puisqu'il

doit vous mettre à portée de réformer l'abus dans ſa naiſſance; qu'il doit ſans ceſſe vous éveiller ſur l'infraction de vos droits; puiſqu'enfin il doit veiller au maintien de la choſe publique.

Puiſſe l'amour de la Patrie ne vous laiſſer appercevoir de bien particulier, que dans la maſſe du bien général qui en eſt la véritable ſource; alors mes vœux ſeront comblés, & le plus beau jour de ma vie ſera celui où j'en aurai la conviction.

FIN.

Aux dépens du Diſtrict; & ſe trouve chez MASSON, Libraire, rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu. 1789.